

Etapas de la pensée sociologique

Raymond Aron

Auguste Comte

(Ile partie)

Suite du numéro précédent

Simultanément, Auguste Comte insiste sur une proposition complémentaire de la précédente, bien qu'elle apparaisse en contradiction avec elle. Il affirme qu'il ne peut y avoir d'unité véritable dans une société que lorsque l'ensemble des idées directrices, adoptées par les différents membres de la collectivité, forme un tout cohérent. La société est chaotique dans laquelle se juxtaposent des façons de penser contradictoires et des idées empruntées à des philosophies incompatibles.

De ce thème on pourrait, semble-t-il, tirer la conclusion que dans le passé les sociétés qui n'étaient pas en crise devaient avoir un ensemble d'idées cohérentes, unissant tout à la fois les intelligences et la collectivité. Mais cette conclusion ne serait que partiellement vraie, car Auguste Comte a montré que les diverses sciences accèdent à l'état positif à des dates différentes de l'histoire. Les sciences qui accèdent les premières à l'état positif sont celles qui sont les premières dans une classification des sciences qui marque les étapes de la diffusion de la pensée positive. A toutes les époques, il y a donc eu des sciences qui étaient déjà partiellement positives, alors que d'autres disciplines intellectuelles étaient encore fétichistes ou théologiques. La cohérence de la pensée, objectif final d'Auguste Comte, n'a jamais été pleinement réalisée au cours de l'histoire. Dès l'aube des temps historiques, certains éléments des sciences avaient accédé à l'état positif, cependant que dans d'autres domaines continuait à régner l'esprit théologique.

En d'autres termes, un des ressorts du mouvement historique a été précisément l'incohérence, à chaque étape de l'histoire, des façons de penser. Il n'y a eu, en définitive, qu'une seule période, avant le positivisme, où une véritable cohérence intellectuelle existait : le fétichisme, qui est la façon de penser immédiate et spontanée de l'esprit humain et qui consiste pour celui-ci à animer toutes choses, vivantes ou non vivantes, à supposer les choses

et les êtres semblables aux hommes ou à la conscience humaine. L'esprit ne retrouvera une véritable cohérence que dans la phase finale, lorsque le positivisme sera étendu à l'ensemble des disciplines intellectuelles, politique et morale comprises. Mais entre le fétichisme et le positivisme, la diversité des méthodes de pensée est la règle, et cette diversité est probablement ce qui empêche l'histoire humaine de s'arrêter.

Auguste Comte, il est vrai, est parti, au début de sa carrière, de l'idée qu'il ne pouvait pas y avoir deux philosophies différentes dans une société, mais le développement de sa pensée l'a irrésistiblement amené à reconnaître que la pluralité des philosophies a été presque constamment, au cours de l'histoire, le fait dominant. Finalement le but du devenir social est d'amener la pensée humaine à la cohérence à laquelle elle est destinée et qui ne peut se réaliser que de deux manières : ou le fétichisme spontané, ou le positivisme final. Ou l'esprit explique toutes choses en les supposant animées, ou il renonce à toute explication causale, théologique ou métaphysique, et se borne à établir des lois.

Mais, dans ces conditions, pourquoi y a-t-il une histoire? Si l'état final et normal de l'intelligence humaine est la philosophie positive, pourquoi l'humanité a-t-elle dû passer par tant d'étapes successives? Pourquoi a-t-il fallu attendre tant de siècles ou tant de millénaires pour que surgisse l'homme qui, enfin, a pris conscience de ce que devait être l'esprit humain, c'est-à-dire Auguste Comte lui-même?

La raison profonde est que le positivisme ne peut être qu'une philosophie tardive ou, en d'autres termes, ne peut pas être une philosophie spontanée. En effet, il consiste, pour l'homme, à reconnaître l'ordre qui lui est extérieur, à avouer son incapacité d'en donner une explication dernière et à se contenter de le déchiffrer. L'esprit positif observe les phénomènes, les analyse, et découvre les lois qui commandent leurs relations. Or, il est impossible, par l'observation et l'analyse, de découvrir immédiatement et rapidement cet ordre extérieur. L'homme doit vivre d'abord, avant de philosopher. Dès la première phase de l'aventure de l'espèce humaine, il est certes possible, à la rigueur, d'expliquer certains phénomènes simples de manière scientifique. La chute d'un corps, par exemple, a pu être expliquée spontanément, de manière positive²⁰. Mais la philosophie positiviste, philosophie de l'observation, de l'expérimentation, de l'analyse et du déterminisme, ne pouvait pas se fonder sur l'explication authentiquement scientifique de ces quelques phénomènes. Dans la phase initiale de l'histoire, il fallait une autre philosophie que celle que suggère finalement la découverte des lois.

Cette autre philosophie que Comte appelle d'abord théologique et ensuite fétichiste, permettait à l'humanité de vivre. Elle reconfortait l'homme en lui présentant le monde comme intelligible et bienveillant, peuplé d'êtres semblables à lui-même.

La philosophie fétichiste fournit à l'espèce humaine une synthèse provisoire, valable tout à la fois intellectuellement, pour lui donner la certitude de l'intelligibilité de la nature extérieure, et moralement, pour lui donner confiance en elle-même et dans sa capacité de surmonter les obstacles.

Mais si l'histoire est nécessaire, pourquoi doit-elle aller jusqu'au bout? Auguste Comte répond que puisque certains phénomènes sont expliqués scientifiquement et positivement dès le point de départ, un arrêt du progrès de l'esprit humain est au fond inconcevable. La contradiction entre le positivisme partiel et la synthèse fétichiste tourmente l'humanité et empêche l'esprit humain de s'arrêter avant qu'il ne soit parvenu au stade final du positivisme universel.

Ajoutons cependant que, d'après Auguste Comte, diverses parties de l'humanité ont pu s'arrêter dans une synthèse provisoire, à telle ou telle des phases intermédiaires. A la fin de sa vie, Auguste Comte a même pensé que certaines populations pourraient sauter de la synthèse initiale du fétichisme à la synthèse finale du positivisme, sans passer par tous les stades de la dynamique sociale.

La conception de l'histoire de Comte pose un autre problème : si l'histoire est essentiellement l'histoire des progrès de l'esprit humain, quelles sont les relations entre ce progrès des connaissances et les autres activités humaines?

Dans le *Cours de philosophie positive*, Auguste Comte affirme que l'histoire, prise dans son ensemble, est essentiellement le devenir de l'intelligence humaine :

« La principale partie de cette évolution, celle qui a le plus influé sur la progression générale, consiste sans doute dans le développement continu de l'esprit scientifique, à partir des travaux primitifs des Thalès et des Pythagore, jusqu'à ceux des Lagrange et des Bichat. Or, aucun homme éclairé ne saurait douter aujourd'hui que, dans cette longue succession d'efforts et de découvertes, le génie humain n'ait toujours suivi une marche exactement déterminée, dont l'exacte connaissance préalable aurait en quelque sorte permis à une intelligence suffisamment informée de prévoir, avant leur réalisation plus ou moins prochaine, les progrès essentiels réservés à chaque époque, suivant l'heureux aperçu déjà indiqué au commencement du siècle dernier par l'illustre Fontenelle. » (T. IV, p. 195.)

Ainsi le progrès nécessaire de l'esprit est l'aspect essentiel de l'histoire de l'humanité ²¹. Auguste Comte laisse peu de part au hasard ou aux accidents. Il affirme que les moments principaux de l'esprit humain auraient pu être prévus par une intelligence supérieure, parce qu'ils répondaient à une nécessité.

Que le progrès de l'esprit humain soit l'aspect le plus caractéristique du devenir historique ne signifie pas que le mouvement de l'intelligence *détermine* la transformation des autres phénomènes sociaux. Auguste Comte ne pose d'ailleurs pas le problème dans ces termes. A aucun moment il ne se demande quelle est la relation entre le progrès de l'intelligence humaine et les transformations de l'économie, de la guerre ou de la politique. Mais il est facile de tirer de ses analyses la solution de ce problème.

Il n'est pas plus question, chez Auguste Comte, de la détermination de l'ensemble social par l'intelligence, qu'il n'est question chez Montesquieu de la détermination de l'ensemble social par le régime politique. La différence entre les deux, c'est que l'aspect le plus caractéristique est pour l'un l'état de l'intelligence et pour l'autre le régime politique. Mais le mouvement historique, chez l'un comme chez l'autre, s'opère par action et réaction entre les différents secteurs de la réalité sociale globale ²².

Dans la dynamique sociale, que ce soit au tome V du *Cours de philosophie positive*, ou au tome III du *Système de politique positive*, le passage d'une étape à l'autre a pour ressort la contradiction entre les différents secteurs de la société. Selon les cas, la cause qui provoque la désagrégation d'un certain ensemble et l'avènement de l'étape suivante se trouve dans la politique, dans l'économie ou dans l'intelligence.

Le primat du devenir de l'intelligence n'en subsiste pas moins. En effet les grandes étapes de l'histoire de l'humanité sont fixées par la façon de penser; l'étape finale est celle du positivisme universel, et le ressort ultime du devenir est la critique incessante que le positivisme, naissant, puis mûrissant, exerce sur les synthèses provisoires du fétichisme, de la théologie et de la métaphysique.

C'est l'intelligence qui indique la direction de l'histoire humaine et marque ce que sera l'épanouissement de la société et de la nature humaine dans l'état final.

On comprend dès lors que l'histoire humaine puisse être considérée comme celle « d'un peuple unique ». Si l'histoire était l'histoire de la religion, pour poser l'unité de l'histoire humaine, il faudrait supposer une religion universalisable. Mais si l'histoire est celle de l'intelligence, il suffit pour que l'histoire tout entière

soit celle d'un peuple unique, qu'il y ait une façon de penser valable pour tous les hommes, ce qui est relativement facile à concevoir. Ainsi les mathématiques d'aujourd'hui nous paraissent vraies pour tous les hommes de toutes les races. Certes, cette proposition n'est pas entièrement évidente, Spengler affirmait qu'il y a eu une mathématique des Grecs, comme il y a une mathématique moderne. Mais Spengler lui-même n'entendait cette formule que dans un sens particulier. Il pensait que la façon de penser mathématique était influencée par le style propre d'une culture; je ne crois pas qu'il aurait nié que les théorèmes mathématiques fussent vrais d'une vérité universelle²³.

Si la science ou philosophie positive est valable pour tous les hommes et si en même temps l'histoire est celle de l'intelligence, on conçoit qu'elle doive être pensée comme celle d'un peuple unique.

Mais, si l'histoire humaine est celle d'un peuple unique, si les étapes en sont nécessaires et s'il y a une marche inévitable vers un but donné, pourquoi les différentes fractions de l'humanité ont-elles des histoires particulières et différentes?

De même que le problème de Montesquieu est de sauver l'unité, celui d'Auguste Comte est de sauver la diversité. Si, par une sorte d'expérience intellectuelle, on va jusqu'au bout de cette façon de penser — Comte n'allait peut-être pas lui-même toujours aussi loin —, ce qui devient mystérieux, c'est qu'il y ait encore *des* histoires, c'est-à-dire que les différentes fractions de l'humanité n'aient pas le même passé.

Auguste Comte rend compte de la diversité en énumérant trois facteurs de variation : la race, le climat et l'action politique²⁴. Dans le *Système de politique positive* surtout, il a interprété la diversité des races humaines en prêtant à chacune d'elles la prédominance de certaines dispositions. Ainsi, selon lui, la race noire était avant tout caractérisée par la propension à l'affectivité, ce qui, dans la dernière partie de sa carrière, lui paraissait d'ailleurs une supériorité morale. Les différentes fractions de l'humanité n'ont donc pas évolué de la même façon, parce qu'elles n'avaient pas au départ tout à fait les mêmes dons. Mais il reste évidemment que ces diversités se développent sur le fond d'une nature commune.

Quant au climat, il désigne l'ensemble des conditions naturelles dans lesquelles chaque fraction de l'humanité s'est trouvée. Chaque société a eu à surmonter des obstacles plus ou moins élevés, elle a connu des circonstances géographiques plus ou moins favorables, qui permettent de rendre compte jusqu'à un certain point de la diversité des évolutions²⁵.

En examinant le rôle de l'action politique, on retrouve le providentialisme. Auguste Comte se propose, en effet, avant tout d'enlever aux hommes politiques et aux réformateurs sociaux l'illusion qu'un individu, si grand soit-il, est capable de modifier substantiellement le cours nécessaire de l'histoire. Il ne se refuse pas à reconnaître qu'il dépend des circonstances, des rencontres ou des grands hommes que l'évolution nécessaire se produise plus ou moins vite, que le résultat, de toute manière inévitable, soit plus ou moins coûteux. Mais si nous retenons, par exemple, le cas de Napoléon, nous n'avons pas de peine à découvrir les limites de l'efficacité possible des grands hommes.

Napoléon, d'après Auguste Comte, comme l'empereur Julien ou Philippe II d'Espagne, n'avait pas compris l'esprit de son temps, ou encore, comme on dirait aujourd'hui, le sens de l'histoire. Il a fait une vaine tentative de restauration du régime militaire. Il a lancé la France à la conquête de l'Europe, multiplié les conflits, dressé contre la Révolution française les peuples de l'Europe, et, finalement, rien n'est sorti de cette aberration temporaire. Le souverain, si grand soit-il, qui commet l'erreur de se tromper sur la nature de son époque, ne laisse finalement pas de traces ²⁶.

Cette théorie, qui affirme l'incapacité des individus à changer le cours des événements, débouche sur une critique des réformateurs sociaux, des utopistes ou des révolutionnaires, de tous ceux qui croient que, soit en dressant le plan d'une société nouvelle, soit en usant de violence, on peut bouleverser la marche de l'histoire.

Il est vrai que la fatalité est de plus en plus modifiable, à mesure que l'on va du monde des lois physiques au monde des lois historiques. Grâce à la sociologie, qui découvre l'ordre essentiel de l'histoire humaine, l'humanité pourra peut-être raccourcir les délais et réduire le coût de l'avènement du positivisme. Mais Auguste Comte, en fonction de sa théorie du cours inévitable de l'histoire, est opposé tout à la fois aux illusions des grands hommes et aux utopies des réformateurs. Un texte est à cet égard significatif :

« En un mot, ainsi que je l'indiquai dans mon écrit de 1822, la marche de la civilisation ne s'exécute pas, à proprement parler, suivant une ligne droite, mais selon une série d'oscillations, inégales et variables, comme dans la locomotion animale, autour d'un mouvement moyen, qui tend toujours à prédominer, et dont l'exacte connaissance permet de régulariser d'avance la prépondérance naturelle, en diminuant ces oscillations et les tâtonnements plus ou moins funestes qui leur correspondent. Ce serait, toutefois, exagérer, sans doute, la portée réelle d'un tel art,

cultivé même aussi rationnellement que possible, et appliqué avec toute l'extension convenable, que de lui attribuer la propriété d'empêcher, en tous les cas, les révolutions violentes qui naissent des entraves qu'éprouve le cours spontané de l'évolution humaine. Dans l'organisme social, en vertu de sa complication supérieure, les maladies et les crises sont nécessairement encore plus inévitables, à beaucoup d'égards, que dans l'organisme individuel. Mais, alors même que la science réelle est forcée de reconnaître essentiellement son impuissance momentanée devant de profonds désordres ou d'irrésistibles entraînements, elle peut encore utilement concourir à adoucir et surtout à abrégier les crises, d'après l'exacte appréciation de leur principal caractère, et la prévision rationnelle de leur issue finale, sans renoncer jamais à une sage intervention, à moins d'une impossibilité convenablement constatée. Ici, comme ailleurs, et même plus qu'ailleurs, il ne s'agit point de gouverner les phénomènes, mais seulement d'en modifier le développement spontané; ce qui exige évidemment qu'on en connaisse préalablement les lois réelles. » (*Cours de philosophie positive*, t. IV, p. 213-214.)

La nouvelle science sociale qu'Auguste Comte propose est l'étude des lois du développement historique. Elle est fondée sur l'observation et la comparaison, donc sur des méthodes analogues à celles qui sont utilisées par d'autres sciences, notamment la biologie; mais ces méthodes seront encadrées en quelque sorte par les idées directrices de la doctrine positiviste, par sa conception de la statique et de la dynamique, toutes deux synthétiques. Que ce soit pour comprendre l'ordre d'une société donnée ou les grandes lignes de l'histoire, dans les deux cas, l'esprit subordonne les observations partielles à la saisie antérieure du tout.

Statique et dynamique sont les deux catégories centrales de la sociologie d'Auguste Comte. La statique consiste essentiellement à étudier ce qu'il appelle le consensus social. Une société est comparable à un organisme vivant. De même qu'il est impossible d'étudier le fonctionnement d'un organe sans le remettre dans le tout de l'être vivant, de même il est impossible d'étudier la politique et l'État, sans les remettre dans le tout de la société à un moment donné. La statique sociale comporte donc, d'une part, l'analyse anatomique de la structure de la société à un moment donné, et, d'autre part, l'analyse du ou des éléments qui déterminent le *consensus*, c'est-à-dire font de l'ensemble des individus ou des familles une collectivité, de la pluralité des institutions une unité. Mais, si la statique est l'étude du consensus, elle nous conduit à rechercher quels sont les organes essentiels de toute société, donc à aller au-delà de la diversité des sociétés

historiques, afin de découvrir les principes de tout ordre social.

Ainsi la statique sociale, qui commence comme une simple analyse positive de l'anatomie des diverses sociétés et des liens de solidarité réciproque entre les institutions d'une collectivité particulière, aboutit dans le tome II du *Système de politique positive*, à l'étude de l'ordre essentiel de toute collectivité humaine.

La dynamique, au point de départ, est simplement la description des étapes successives parcourues par les sociétés humaines. Mais partant de l'ensemble, nous savons que le devenir des sociétés humaines et de l'esprit humain est commandé par des lois. Puisque l'ensemble du passé constitue une unité, la dynamique sociale ne ressemble pas à l'histoire des historiens collectionnant les faits ou observant la succession des institutions. La dynamique sociale parcourt les étapes, successives et nécessaires, du devenir de l'esprit humain et des sociétés humaines.

La statique sociale a mis au jour l'ordre essentiel de toute société humaine, la dynamique sociale, retrace les vicissitudes par lesquelles a passé cet ordre fondamental avant d'aboutir au terme final du positivisme.

La dynamique est subordonnée à la statique. C'est à partir de l'ordre de toute société humaine que l'on comprend ce qu'est l'histoire. Statique et dynamique renvoient aux termes d'ordre et de progrès qui figurent sur les drapeaux du positivisme et du Brésil²⁷ : « Le progrès est le développement de l'ordre. »

Au point de départ, statique et dynamique sont simplement l'étude, d'une part de la coexistence et d'autre part de la succession. Au point d'arrivée, elles sont l'étude de l'ordre humain et social essentiel, de ses transformations et de son épanouissement. Mais le passage de la formule apparemment scientifique, statique et dynamique, à la formule apparemment philosophique, ordre et progrès, est nécessaire, en fonction des deux idées d'Auguste Comte : le primat du tout et des lois qui s'appliquent à l'ensemble, et la confusion entre le mouvement inévitable de l'histoire et une sorte de providence.

Nature humaine et ordre social.

En première analyse, la statique sociale est comparable à l'anatomie et étudie comment s'organisent les différents éléments du corps social. Mais puisque la sociologie a pour objet l'histoire de l'humanité considérée comme formant un seul peuple, cette statique anatomique devient sans difficulté l'analyse de la structure de toute société humaine. Comme fondamentalement, il n'y a qu'une histoire, on retrouve, par l'étude statique, les caractères

tion avec les organes de la perception ou organes des sens. Il met au contraire l'affection en arrière, de manière que l'affection soit reliée directement aux organes moteurs.

On peut ensuite distinguer dans les sentiments ce qui ressortit à l'égoïsme, et ce qui, au contraire, ressortit à l'altruisme ou désintéressement. Auguste Comte opère une classification des sentiments assez curieuse, il énumère les instincts purement égoïstes (nutritif, sexuel, maternel), puis il y ajoute des dispositions encore égoïstes, mais déjà relatives aux relations avec les autres : militaires et industrielles, qui sont la transposition dans la nature humaine des deux types de sociétés qu'il a cru observer de son temps. L'instinct militaire est celui qui nous pousse à abattre les obstacles, l'instinct industriel, au contraire, celui qui nous engage à construire les moyens. Il y ajoute encore deux sentiments reconnaissables sans difficulté : l'orgueil et la vanité. L'orgueil est l'instinct de domination ; la vanité, la recherche de l'approbation des autres. Par la vanité, on passe déjà, d'une certaine façon, de l'égoïsme à l'altruisme.

Les dispositions non égoïstes sont au nombre de trois, l'attachement, d'une personne à une autre sur un pied d'égalité ; la vénération, qui déjà élargit le cercle, ou encore s'adresse du fils au père, du disciple au maître, de l'inférieur au supérieur ; et enfin la bonté, qui en principe a une extension universelle et qui doit s'épanouir dans la religion de l'humanité.

L'intelligence, quant à elle, peut être décomposée entre conception et expression. La conception à son tour est passive ou active. Quand elle est passive, elle est abstraite ou concrète. Quand elle est active, elle est inductive ou déductive. L'expression peut être mimique, orale ou écrite.

L'activité enfin se divise en trois tendances : la vertu, pour employer une expression de la philosophie classique, suppose le courage d'entreprendre, la prudence dans l'exécution et la fermeté dans l'accomplissement ou persévérance.

Telle est la théorie de la nature humaine. En fonction de ce tableau cérébral, il apparaît clairement que l'homme est d'abord égoïste, mais non pas exclusivement égoïste. Les dispositions tournées vers les autres, qui s'épanouissent en désintéressement et en amour, sont en effet données dès le départ.

L'histoire ne change pas la nature de l'homme. La primauté accordée à la statique équivaut à l'affirmation du caractère éternel des dispositions caractéristiques de l'homme en tant qu'homme. Auguste Comte n'aurait pas écrit, comme Jean-Paul Sartre : « L'homme est l'avenir de l'homme » et pensé que l'homme se créait lui-même à travers le temps. Les dispositions essentielles sont présentes dès l'origine.

Il n'en résulte pas pour autant que la succession des sociétés n'apporte rien à l'homme. Au contraire, l'histoire lui donne la possibilité de réaliser ce qu'il y a de plus noble dans sa propre nature et favorise l'épanouissement progressif des dispositions altruistes. Elle lui procure aussi la possibilité d'utiliser pleinement l'intelligence comme guide de son action. L'intelligence ne sera jamais pour l'humanité autre chose qu'un organe de contrôle, mais elle ne peut pas être, aux premiers temps de son évolution, un contrôle valable de l'activité, parce que, comme il a été dit plus haut, la pensée positive n'est pas une pensée spontanée. Être positif, c'est découvrir les lois qui gouvernent les phénomènes. Or, il faut du temps pour dégager de l'observation et de l'expérience la connaissance des lois. L'histoire est indispensable pour que l'intelligence humaine atteigne à sa fin imminente et réalise ce qui est sa vocation propre.

Les relations structurelles entre les parties de la nature humaine resteront toujours ce qu'elles sont dès le point de départ. Auguste Comte s'oppose ainsi à une version optimiste et rationaliste de l'évolution de l'humanité. Contre ceux qui imaginent que la raison pourrait être le déterminant essentiel de la conduite humaine, il fait valoir que jamais les hommes ne seront mus par autre chose que par leurs sentiments. Le véritable objectif, c'est que les hommes soient mus de plus en plus par des sentiments désintéressés, et non plus par des instincts égoïstes et que l'organe de contrôle qui dirige l'activité humaine puisse accomplir pleinement sa fonction en découvrant les lois qui commandent à la réalité.

Cette interprétation de la nature humaine permet de passer à l'analyse de la nature sociale.

Dans les sept chapitres du deuxième tome du *Système de politique positive*, Auguste Comte esquisse successivement une théorie de la religion, une théorie de la propriété, une théorie de la famille, une théorie du langage, une théorie de l'organisme social ou de la division du travail, avant de terminer par deux chapitres, l'un consacré à l'existence sociale systématisée par le sacerdoce, esquisse de la société humaine devenue positiviste, et l'autre relatif aux limites générales de variation propres à l'ordre humain, explication statique de la possibilité de la dynamique, ou encore explication, à partir des lois de la statique, de la possibilité et de la nécessité des variations historiques. Tous ces différents chapitres constituent une théorie de la structure fondamentale des sociétés.

L'analyse de la religion a pour but de montrer la fonction de la religion dans toute société humaine. La religion résulte d'une double exigence. Toute société comporte nécessairement consensus, c'est-à-dire accord entre les parties, union des membres consti-

Les relations familiales peuvent être des relations d'égalité, entre frères; des relations de vénération, entre enfants et parents; des relations de bonté, entre parents et enfants; des relations complexes de commandement et d'obéissance, entre l'homme et la femme. Selon Auguste Comte, l'homme, en effet, de toute évidence, doit commander. Actif et intelligent, il doit se faire obéir de la femme qui est essentiellement sensibilité. Mais cette suprématie, fondée en quelque sorte sur la force, est d'un autre point de vue infériorité. Dans la famille, le pouvoir spirituel, c'est-à-dire le pouvoir le plus noble, est celui de la femme.

Auguste Comte avait le sens de l'égalité des êtres, mais d'une égalité fondée sur la différenciation radicale des fonctions et des dispositions. Quand il disait que la femme était intellectuellement inférieure à l'homme, il était tout près d'y voir une supériorité; du même coup, la femme était le pouvoir spirituel ou pouvoir d'amour qui importait beaucoup plus que la vaine supériorité de l'intelligence. Qu'on se souvienne de la belle formule d'Auguste Comte : « On se lasse d'agir et même de penser; on ne se lasse jamais d'aimer. »

En même temps, dans la famille, les hommes ont l'expérience de la continuité historique et apprennent ce qui est la condition de la civilisation, la transmission de génération à génération des capitaux matériels et des acquis intellectuels.

Les idées essentielles d'Auguste Comte en ce qui concerne la division du travail sont celles de la différenciation des activités et de la coopération des hommes, ou, pour employer les termes exacts, de la séparation des offices et de la combinaison des efforts. Mais le principe premier, si choquant puisse-t-il paraître, du positivisme, c'est de reconnaître, bien plus, de proclamer, le primat de la force dans l'organisation pratique de la société. La société, en tant qu'organisation des activités humaines, est dominée, et ne peut pas ne pas être dominée, par la force.

Auguste Comte ne reconnaît que deux philosophes politiques : Aristote et Hobbes. Hobbes est le seul philosophe politique qui, nous dit-il, mérite d'être cité ou presque, entre Aristote et lui. Hobbes a vu que toute société est gouvernée et doit être gouvernée (aux deux sens d'inévitable et de conforme à ce qui doit être) par la force. Et la force dans la société est le nombre ou la richesse³².

Auguste Comte refuse une certaine forme d'idéalisme. La société est et sera dominée par les forces du nombre ou de la richesse (ou une combinaison des unes et des autres), étant entendu qu'il n'y a pas de différence essentielle de qualité entre l'une et l'autre. Il est normal que la force l'emporte. Comment pourrait-il en être autrement aussi longtemps que nous considérons la vie réelle telle qu'elle est, les sociétés humaines telles qu'elles sont?

« Tous ceux que choque la proposition de Hobbes trouveraient, sans doute, étrange que, au lieu de faire reposer l'ordre politique sur la force, on voulût l'asseoir sur la faiblesse. Or, c'est là pourtant ce qui résulterait de leur vaine critique, d'après mon analyse fondamentale des trois éléments nécessairement propres à toute puissance sociale. Car, faute d'une véritable force matérielle, on serait obligé d'emprunter à l'esprit et au cœur des fondements primitifs que ces chétifs éléments sont toujours incapables de fournir. Uniquement aptes à modifier dignement un ordre pré-existant, ils ne sauraient accomplir aucun office social là où la force matérielle n'a point d'abord établi convenablement un régime quelconque. » (*Système de politique positive*, t. II, p. 299-300.)

Mais une société conforme à la nature humaine doit comporter une contrepartie ou une correction à la domination de la force, le pouvoir spirituel dont Auguste Comte développe la théorie en l'opposant à sa conception réaliste de l'ordre social. Le pouvoir spirituel est une exigence permanente des sociétés humaines, parce que celles-ci seront toujours, en tant qu'ordre temporel, dominées par la force.

Il existe un double pouvoir spirituel, celui de l'intelligence et celui du sentiment ou de l'affection. Au début de sa carrière, Auguste Comte présentait le pouvoir spirituel comme celui de l'intelligence. A la fin de sa carrière, le pouvoir spirituel est devenu essentiellement celui de l'affection ou de l'amour. Mais, quelle que soit la forme exacte que revête le pouvoir spirituel, la distinction entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel est de tous les temps, de toutes les époques, encore qu'elle ne se réalise pleinement que dans la phase positive, c'est-à-dire dans la phase qui est l'aboutissement de l'histoire humaine.

Le pouvoir spirituel a des fonctions diverses. Il doit régler la vie intérieure des hommes, les rallier pour les faire vivre et agir en commun, consacrer le pouvoir temporel afin de convaincre les hommes de la nécessité d'obéir; il n'y a pas de vie sociale possible s'il n'y a pas des individus qui commandent et d'autres qui obéissent. Pour le philosophe, il importe peu de savoir qui commande et qui obéit; ceux qui commandent sont et seront toujours les puissants.

Le pouvoir spirituel ne doit pas seulement régler, rallier, consacrer, il doit aussi modérer et limiter le pouvoir temporel. Mais, à cette fin, il faut que la différenciation sociale ait déjà été poussée très loin. Quand le pouvoir spirituel consacre le pouvoir temporel, c'est-à-dire quand les prêtres déclarent que les rois sont les oints de Dieu ou qu'ils gouvernent au nom de Dieu, le pouvoir spirituel ajoute de l'autorité au pouvoir temporel. Cette consécration des

forts par l'esprit peut avoir été nécessaire au cours de l'histoire humaine. Il fallait bien qu'il y eût un ordre social, et un ordre social accepté, même lorsque l'esprit n'avait pas trouvé les lois vraies de l'ordre extérieur, et moins encore les lois vraies de l'ordre social. Dans la phase finale, le pouvoir spirituel n'accordera qu'une consécration partielle au pouvoir temporel. Les savants expliqueront la nécessité de l'ordre industriel et de l'ordre social, et de ce fait ils ajouteront une sorte d'autorité morale à la puissance de commandement des entrepreneurs ou des banquiers. Mais leur fonction essentielle sera moins de consacrer que de modérer et de limiter, c'est-à-dire de rappeler aux puissants qu'ils se bornent à exécuter une fonction sociale, et que leur commandement n'implique pas de supériorité morale ou spirituelle.

Pour que le pouvoir spirituel remplisse toutes ses fonctions et pour que la vraie distinction entre temporel et spirituel soit enfin reconnue et appliquée, l'histoire est donc nécessaire, d'une nécessité que découvre l'analyse statique de la distinction entre les deux pouvoirs.

Cette étude de la statique éclaire le sens de la dynamique, au triple point de vue de l'intelligence, de l'activité et du sentiment.

L'histoire de l'intelligence va du fétichisme au positivisme, c'est-à-dire de la synthèse fondée sur la subjectivité et sur la projection dans le monde extérieur d'une réalité semblable à celle de la conscience, jusqu'à la découverte et à l'établissement des lois qui commandent les phénomènes sans prétention à mettre au jour les causes.

L'activité passe de la phase militaire à la phase industrielle, c'est-à-dire, en termes marxistes, de la lutte des hommes entre eux jusqu'à la lutte victorieuse de l'homme avec la nature, avec cette réserve qu'Auguste Comte ne nourrit pas d'espairs exagérés sur les résultats que donnera la maîtrise de l'homme sur les forces naturelles.

Enfin, l'histoire de l'affectivité est celle de l'épanouissement progressif des dispositions altruistes, sans que l'homme cesse jamais d'être spontanément et primairement égoïste.

Cette triple signification de l'histoire se dégage de la statique qui permet de comprendre l'histoire par rapport à la structure fondamentale de la société.

L'histoire conduit tout à la fois à une différenciation croissante des fonctions sociales et à une unification croissante des sociétés. Pouvoir temporel et pouvoir spirituel seront dans la phase finale mieux distincts qu'ils ne l'ont jamais été, et cette distinction sera en même temps la condition d'un consensus plus étroit, d'une unité en profondeur plus solide. Les hommes accepteront la hiérarchie temporelle parce qu'ils en connaîtront la précarité

et qu'ils réserveront leur appréciation suprême à l'ordre spirituel qui peut être le renversement de la hiérarchie temporelle ³³.

De la philosophie à la religion.

Après avoir dégagé les traits caractéristiques de la société industrielle, Auguste Comte a considéré celle-ci comme la forme universalisable de l'organisation sociale. Puis, dans le *Cours de philosophie positive*, il a pensé l'histoire de l'humanité comme celle d'un peuple unique. Enfin, il a fondé cette unité de l'espèce sur la constance de la nature humaine qui s'exprime sur le plan social en un ordre fondamental, que l'on peut retrouver à travers la diversité des institutions historiques.

Le sociologue de l'unité humaine a donc nécessairement une vue philosophique qui commande la fondation de la sociologie. Auguste Comte est philosophe en tant que sociologue, et il est sociologue en tant que philosophe. Le lien indissoluble entre sociologie et philosophie résulte du principe de sa pensée, l'affirmation de l'unité humaine, qui implique une certaine conception de l'homme, de sa nature, de sa vocation et de la relation entre l'individu et la collectivité. Aussi convient-il de dégager les idées philosophiques d'Auguste Comte, en rapportant sa pensée aux trois intentions que l'on peut trouver dans son œuvre : l'intention du réformateur social, l'intention du philosophe qui synthétise les méthodes et les résultats des sciences, et enfin l'intention de l'homme qui s'instaure lui-même grand prêtre d'une religion nouvelle, la religion de l'humanité.

La plupart des sociologues, d'une façon ou d'une autre, ont été soucieux d'agir ou d'avoir une influence sur l'évolution sociale. Toutes les grandes doctrines sociologiques du XIX^e siècle, peut-être même encore celles d'aujourd'hui, comportent un passage de la pensée à l'action, ou de la science à la politique et à la morale.

Une telle intention pose un certain nombre de questions : comment le sociologue passe-t-il de la théorie à la pratique ? Quel est le genre de conseils d'action que l'on peut tirer de sa sociologie ? Propose-t-il une solution globale à l'ensemble du problème social ou des solutions partielles à une multiplicité de problèmes particuliers ? Enfin, une fois cette solution conçue, comment le sociologue imagine-t-il qu'il la fera passer dans la réalité ?

La comparaison entre Montesquieu et Auguste Comte est à cet égard frappante, Montesquieu veut comprendre la diversité des institutions sociales et historiques, mais il est très prudent dès qu'il s'agit de passer de la science qui comprend à la politique qui

ordonne ou conseille. Il y a certes dans son œuvre des suggestions à l'adresse des législateurs, on discute encore sur les préférences de Montesquieu en ce qui concerne tel ou tel aspect capital de l'organisation sociale. Même quand Montesquieu donne des conseils, il condamne plutôt certaines manières d'agir qu'il ne commande ce qu'il faut faire. Les leçons qu'il donne implicitement sont plus négatives que positives. Il fait comprendre que l'esclavage lui paraît en tant que tel contraire à la nature humaine, qu'une certaine égalité entre les hommes est liée à l'essence même de l'humanité. Mais dès qu'il s'agit d'une société donnée à une certaine époque, le conseil suprême que l'on tire de son œuvre est : regardez ce qu'est le peuple, observez le milieu dans lequel il se trouve, tenez compte de son évolution, n'oubliez pas son caractère, et essayez d'avoir du bon sens. Excellent programme, mais qui n'est pas d'une grande précision. Cette imprécision est d'ailleurs conforme à l'essence d'une pensée qui n'imagine pas de solution globale à ce que, au XIX^e siècle, on a appelé la « crise de la civilisation », c'est-à-dire le problème social.

Les conséquences qu'il est légitime de déduire de l'œuvre de Montesquieu sont donc des conseils de méthode valables pour un ingénieur social, conscient du fait que certains traits sont communs à toutes les sociétés, mais qu'une politique bonne dans certains cas peut être mauvaise dans d'autres.

En d'autres termes, Montesquieu ne conçoit qu'un passage, prudent et limité, de la science à l'action. Il suggère des solutions partielles, et non pas une solution globale. Il ne recommande pas d'employer la violence pour rendre les sociétés existantes conformes à l'idée qu'il pourrait avoir de l'ordre juste. Il n'a pas de recette miraculeuse pour que le prince soit sage et que les conseillers du prince aient lu *L'Esprit des lois*. En un mot, Montesquieu est modeste. La modestie n'est certainement pas la qualité dominante d'Auguste Comte, réformateur social. Puisque l'histoire humaine est une et que l'ordre fondamental est le thème sur lequel jouent les variations, il n'hésite pas à concevoir ce que doit être l'accomplissement de la vocation humaine et la réalisation parfaite de l'ordre fondamental. Il croit détenir la solution du problème social.

Dans la représentation de la réforme nécessaire, Auguste Comte dévalorise l'économique et le politique au profit de la science et de la morale. L'organisation du travail selon la science est nécessaire, mais une telle organisation lui paraît, au bout du compte, relativement facile à accomplir. L'essentiel de la réforme qui mettra fin à la crise des sociétés modernes n'est pas là.

Auguste Comte éprouve à l'égard de la politique le double mépris de l'homme de science et du fondateur de religion. Convaincu que les sociétés ont les pouvoirs publics dont elles sont dignes et qui

correspondent à l'état de leur organisation sociale, il ne croit pas que, en changeant de régime et de constitution, l'homme mette fin aux troubles sociaux profonds.

Réformateur social, il veut transformer la façon de penser des hommes, diffuser la pensée positiviste et l'étendre au domaine de la société, éliminer les survivances de la mentalité féodale et théologique, convaincre ses contemporains que les guerres sont anachroniques et les conquêtes coloniales absurdes. Mais il s'agit pour lui de faits tellement évidents qu'il ne consacre pas l'essentiel de son œuvre à de telles démonstrations. Il est avant tout préoccupé de répandre une façon de penser qui débouchera d'elle-même sur l'organisation juste de la société et de l'État. Sa tâche est de rendre tous les hommes positivistes, de leur faire comprendre que l'organisation positiviste est rationnelle pour l'ordre temporel, de leur enseigner le désintéressement et l'amour dans l'ordre spirituel ou moral. Le paradoxe, c'est que cet ordre fondamental qu'Auguste Comte veut faire passer dans la réalité, doit, selon sa philosophie, se réaliser de lui-même. Car, si les lois de la statique sont celles d'un ordre constant, les lois de la dynamique donnent la garantie que l'ordre fondamental s'accomplira. D'où, semble-t-il, un déterminisme historique qui dévalorise l'intention et l'effort du réformateur.

Il y a là une difficulté qui se trouve, sous une autre forme, dans la pensée de Marx, mais qu'Auguste Comte connaît également et résout de façon très différente. Auguste Comte, comme Montesquieu, plus encore que Montesquieu, est hostile à la violence. Il ne pense pas que la révolution résoudra la crise moderne et mènera les sociétés à réaliser pleinement leur vocation. Il admet que le temps est nécessaire pour passer des sociétés déchirées d'aujourd'hui aux sociétés réconciliées de demain. Simultanément il réserve la part de l'action et justifie les efforts des hommes de bonne volonté par le caractère modifiable de la fatalité. L'histoire est soumise à des lois et nous n'ignorons plus vers quel ordre évoluent d'elles-mêmes les sociétés humaines. Mais cette évolution peut prendre plus ou moins de temps, coûter plus ou moins de sang. Dans la durée et les modalités de l'évolution, en elle-même inévitable, s'exprime la part de liberté réservée aux hommes. D'après Auguste Comte, plus on s'élève dans l'échelle des êtres, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes, plus s'élargit la marge de liberté, ou encore « la marge de *modificabilité* de la fatalité ». Ce qu'il y a de plus complexe, c'est la société ou plus encore l'être humain individuel, objet de la morale, septième science, la dernière dans la classification des sciences. C'est en histoire que les lois laissent aux hommes le plus de liberté ³⁴.

Le sociologue réformateur social, selon Auguste Comte, n'est

donc pas l'ingénieur de réformes partielles dans le style de Montesquieu ou des sociologues, non pas positivistes, mais positifs d'aujourd'hui. Il n'est pas non plus le prophète de la violence, à la manière de Marx. Auguste Comte est l'annonciateur serein des temps nouveaux. C'est l'homme qui sait ce qu'est en son essence l'ordre humain, et par conséquent ce que sera la société des hommes, lorsque ceux-ci se seront rapprochés du but de leur commune entreprise.

Le sociologue est une sorte de prophète pacifique, qui instruit les esprits, rassemble les âmes et secondairement est lui-même le grand prêtre de la religion sociologique.

Dès sa jeunesse, Auguste Comte a eu deux objectifs principaux : réformer la société, établir la synthèse des connaissances scientifiques. Le lien entre ces deux idées est clair. La seule réforme sociale qui vaille, en effet, est celle qui transformerait la façon de penser théologique et répandrait l'attitude propre au positivisme. Or cette réforme des croyances collectives ne peut être que la conséquence du développement scientifique. La meilleure façon de créer comme il convient la science nouvelle, c'est de suivre, à travers l'histoire et dans la science actuellement existante, les progrès de l'esprit positif.

On ne peut mettre en doute la solidarité, dans la pensée d'Auguste Comte, entre les trois premiers volumes du *Cours de philosophie positive*, où se trouve accomplie son ambition de synthèse des sciences, et les trois volumes suivants, où la sociologie est fondée et les thèmes de la statique et de la dynamique esquissés.

La synthèse des sciences permet de fonder et d'encadrer les idées sociales. Mais les idées sociologiques ne sont pas rigoureusement dépendantes de la synthèse des sciences, alors que la synthèse des sciences n'est possible qu'en fonction d'une conception de la science qui, elle-même, est étroitement liée aux intentions du réformateur et du sociologue. Les interprétations comtistes de la science expliquent le passage du positivisme de la première époque au positivisme de la dernière, ou encore de la pensée du *Cours* à la pensée du *Système*, passage que nombre de positivistes tels É. Littré ou J.-S. Mill qui avaient suivi Auguste Comte dans la première partie de sa carrière ont considéré comme un reniement.

La synthèse philosophique des sciences peut s'ordonner autour de quatre idées :

1. La science, telle que la conçoit Auguste Comte, n'est pas une aventure, une recherche incessante et indéfinie, elle est source de dogmes. Auguste Comte veut éliminer les dernières traces d'esprit théologique, mais, d'une certaine façon, il est né avec

certaines prétentions des théologiens, au sens caricatural du terme. Il cherche des vérités définitives, qui ne seraient plus remises en question. Il a la conviction que l'homme est fait, non pour douter, mais pour croire. Auguste Comte avait-il tort? Il est possible que l'homme soit fait pour croire et non pour douter. Mais enfin, si nous disons que la science est un mélange de doute et de foi, il faut ajouter qu'Auguste Comte était beaucoup plus conscient de la nécessité de la foi que de la légitimité du doute. Les lois établies par les savants sont, pour lui, comparables à des dogmes; elles doivent être acceptées une fois pour toutes et ne pas être perpétuellement remises en question. Si les sciences conduisent à la sociologie, c'est en grande partie parce qu'elles fournissent un ensemble de propositions vérifiées, qui constituent l'équivalent des dogmes du passé.

2. Auguste Comte pense que le contenu essentiel de la vérité scientifique est représenté par ce qu'il appelle des lois, c'est-à-dire, dans sa pensée, ou bien des rapports nécessaires entre phénomènes, ou bien des faits dominants ou constants, caractéristiques d'une certaine sorte d'être.

La science d'Auguste Comte n'est pas une recherche d'une explication dernière, elle ne prétend pas atteindre les causes. Elle se borne à constater l'ordre qui règne dans le monde, moins par curiosité désintéressée du vrai que pour être en mesure d'exploiter les ressources que nous offre la nature et pour mettre de l'ordre dans notre propre esprit.

La science est, de cette façon, doublement pragmatique. Elle est le principe d'où sont tirées les recettes techniques comme des conséquences inéluctables; elle a une valeur éducative par rapport à notre intelligence ou plutôt par rapport à notre conscience. Notre conscience elle-même serait chaotique, les impressions subjectives, pour user du langage d'Auguste Comte, se mêleraient confusément et ne feraient rien surgir d'intelligible, s'il n'y avait au-dehors un ordre que nous découvrons et qui est l'origine et le principe de l'ordre de notre intelligence³⁵.

Cette conception de la science conduit logiquement vers la sociologie et la morale, comme vers l'aboutissement et l'épanouissement de son intention immanente. Si la science était inquiétude du vrai, recherche indéfinie de l'explication, prétention à saisir une intelligibilité qui nous échappe, elle ressemblerait peut-être plus à ce qu'elle est en réalité, elle conduirait moins aisément à la sociologie que la science dogmatique et pragmatique conçue par Auguste Comte.

Le fondateur du positivisme, je n'en doute pas, serait indigné par les sputniks, par la prétention à explorer l'espace au-delà du système solaire. Il considérerait une telle entreprise comme

insensée : pourquoi aller si loin, lorsque l'on ne sait pas quoi faire là où l'on est? Pourquoi explorer les régions de l'espace qui, n'agissant pas directement sur l'espèce humaine, ne concernent pas celle-ci? Toute science qui n'aurait pas le mérite de nous révéler un ordre ou de nous permettre d'agir était à ses yeux inutile, donc injustifiable. Auguste Comte, dogmatique, condamnait le calcul des probabilités. Puisque les lois, en gros, sont vraies, pourquoi ce souci excessif du détail, pourquoi ces précisions qui ne servent à rien? Pourquoi remettre en question les lois solides qui rendent le monde intelligible?

3. Lorsque Auguste Comte essaie de rassembler les résultats et les méthodes des sciences, il découvre, ou croit découvrir, une structure du réel, essentielle à la compréhension de l'homme par lui-même et des sociétés par les sociologues, une structure hiérarchique des êtres, selon laquelle chaque sorte d'être est soumis à des lois. Il y a dans la nature une hiérarchie, depuis les phénomènes les plus simples jusqu'aux plus complexes, depuis la nature inorganique jusqu'à la nature organique, et finalement les êtres vivants et l'homme. Cette structure est, au fond, quasi immuable. Elle est la hiérarchie donnée de la nature.

L'idée maîtresse de cette interprétation du monde, c'est que l'inférieur conditionne le supérieur, mais ne le détermine pas. Cette vision hiérarchique permet de situer les phénomènes sociaux à leur place, et en même temps permet de déterminer la hiérarchie sociale elle-même : le supérieur y est conditionné par l'inférieur, comme les phénomènes vivants sont conditionnés, mais non déterminés par les phénomènes physiques ou chimiques.

4. Les sciences, qui sont l'expression et l'accomplissement de l'esprit positif et doivent fournir les dogmes de la société moderne, n'en sont pas moins guettées par un danger permanent, lié à leur nature, celui de la dispersion dans l'analyse. Auguste Comte ne cesse de reprocher à ses collègues savants une double spécialisation, qui lui paraît excessive. Les savants étudient un petit secteur de la réalité, une petite partie d'une science, et se désintéressent du reste. D'autre part, les savants ne sont pas tous aussi convaincus qu'Auguste Comte qu'ils représentent les prêtres des sociétés modernes et qu'ils doivent exercer une magistrature spirituelle. Ils sont déplorablement enclins à se contenter de leur tâche de savants, sans ambition de réformer les sociétés. Coupable modestie, disait Auguste Comte, fatale aberration! Des sciences purement analytiques finiraient par être plus nuisibles qu'utiles. Que peut-on tirer d'une accumulation indéfinie de connaissances?

Il faut que s'opère une synthèse des sciences qui aura pour centre ou pour principe la sociologie elle-même. Toutes les sciences

convergent vers la sociologie, qui représente le niveau le plus élevé de complexité, de noblesse et de fragilité. En établissant cette synthèse des sciences, pour aboutir à la sociologie, Auguste Comte ne fait que suivre la pente naturelle des sciences qui vont à la science de la société comme à leur fin, au double sens de terme et d'objectif. Non seulement la synthèse des sciences s'opère objectivement par rapport à la sociologie, science de l'espèce humaine, mais le seul principe subjectif de synthèse possible, c'est encore la sociologie. Car le rassemblement des connaissances et des méthodes n'est possible que si l'on se réfère à l'humanité. Si l'on était animé par une pure et simple curiosité, on pourrait se borner à observer indéfiniment la diversité des phénomènes et des relations. Pour qu'il y ait synthèse, il faut qu'on pense objectivement la hiérarchie des êtres s'élevant à l'espèce humaine, et subjectivement les connaissances rapportées à l'humanité, dont elles expliquent la situation, et utiles à l'homme, à la fois pour exploiter les ressources naturelles et pour vivre selon l'ordre.

Aussi trouve-t-on, dans le tome IV du *Système de politique positive*, une sorte de philosophie première, c'est ainsi que s'exprime Auguste Comte utilisant une formule de Bacon. Elle comprend quinze lois dites lois de la philosophie première. Les unes sont objectives, et les autres subjectives; elles permettent de comprendre comment le sociologue synthétise les résultats des sciences qui, aussi bien objectivement que subjectivement, ne peuvent être unifiées que par rapport à l'humanité ³⁶.

La sociologie, selon Auguste Comte, est donc la science de l'entendement. L'homme ne connaît l'esprit humain, qu'à la condition d'en observer l'activité et les œuvres à travers l'histoire et dans la société. L'esprit humain ne peut être connu ni par l'introspection, à la manière des psychologues, ni par la méthode d'analyse réflexive, à la manière de Kant.

Cette véritable science de l'entendement est ce que nous appellerions aujourd'hui la sociologie de la connaissance. Elle est l'observation, l'analyse et la compréhension des capacités de l'esprit humain, telles qu'elles se révèlent à nous par leurs œuvres dans la durée historique.

La sociologie est aussi la science de l'entendement parce que la façon de penser et l'activité de l'esprit sont à chaque instant solidaires du contexte social. Il n'y a pas de moi transcendantal que l'on pourrait saisir par analyse réflexive. L'esprit est social et historique. L'esprit de chaque époque ou de chaque penseur est pris dans un contexte social. Il faut comprendre ce contexte pour comprendre comment l'esprit humain fonctionne. Ainsi que l'écrivit Auguste Comte au début de la dynamique sociale du *Système de politique positive* :

« Le siècle actuel sera principalement caractérisé par l'irrévocable prépondérance de l'histoire, en philosophie, en politique et même en poésie. Cette universelle suprématie du point de vue historique constitue à la fois le principe essentiel du positivisme et son résultat général. Puisque la vraie positivité consiste surtout dans la substitution du relatif à l'absolu, son ascendant devient complet quand la mobilité réglée, déjà reconnue envers l'objet, se trouve convenablement étendue au sujet lui-même, dont les variations dominent ainsi nos pensées quelconques. » (*Système de politique positive*, t. III, p. 1.)

La religion comtiste a certes peu de résonances à notre époque. Faire rire d'Auguste Comte est facile, il est plus important de comprendre ce qu'il y a de profond dans ses naïvetés.

Auguste Comte est et se veut fondateur de religion. Il pense que la religion de notre époque peut et doit être d'inspiration positiviste. Elle ne peut plus être la religion du passé, puisque celle-ci suppose une façon de penser dépassée. L'homme d'esprit scientifique ne peut plus croire, pense Auguste Comte, à la révélation, au catéchisme de l'Eglise ou à la divinité, selon la conception traditionnelle. Mais, d'un autre côté, la religion correspond à un besoin permanent de l'homme. L'homme a besoin de religion parce qu'il a besoin d'aimer quelque chose qui le dépasse. Les sociétés ont besoin de religion parce qu'elles ont besoin d'un pouvoir spirituel, qui consacre et modère le pouvoir temporel et rappelle aux hommes que la hiérarchie des capacités n'est rien à côté de la hiérarchie des mérites. Seule une religion peut remettre à sa place la hiérarchie technique des capacités et lui superposer une hiérarchie, éventuellement contraire, des mérites.

La religion qui répondra à ces besoins constants d'une humanité en quête d'amour et d'unité sera la religion de l'humanité elle-même. La hiérarchie des mérites moraux qu'il importe de créer étant peut-être contraire à la hiérarchie temporelle, l'humanité qu'Auguste Comte nous invite à aimer n'est pas l'humanité telle qu'elle est, dans ses injustices et ses grossièretés. Le Grand Être n'est pas la totalité des hommes, mais, parmi les hommes, ceux qui survivent dans leurs descendants, parce qu'ils ont vécu de telle manière qu'ils ont laissé une œuvre ou un exemple.

Si « l'humanité est composée de plus de morts que de vivants », ce n'est pas parce que, statistiquement, il y a plus de morts que de vivants, mais parce que ceux-là seuls constituent l'humanité, ceux-là seuls survivent dans l'humanité que nous devons aimer, ceux qui sont dignes de ce qu'il appelle l'immortalité subjective³⁷.

En d'autres termes, le Grand Être qu'Auguste Comte nous invite à aimer, c'est ce que les hommes ont eu ou ont fait de

meilleur, c'est finalement, d'une certaine façon, ce qui en l'homme dépasse les hommes ou, tout au moins, ce qui, en certains hommes, a réalisé l'humanité essentielle.

Cette humanité essentielle que nous aimons dans le Grand Être est-elle tellement différente de l'humanité, réalisée et surmontée dans le dieu des religions traditionnelles? Il y a certes une différence fondamentale entre aimer l'humanité comme Auguste Comte nous convie à le faire, et aimer le dieu transcendant des religions traditionnelles. Mais le dieu du christianisme s'est fait homme. Entre l'humanité essentielle et la divinité, dans la religion de la tradition occidentale, il existe une relation qui prête à diverses interprétations.

Je pense, pour ma part, que la religion d'Auguste Comte, qui, on le sait, n'a pas eu grand succès temporel, est moins absurde qu'on ne le croit d'ordinaire. En tout cas, elle me paraît largement supérieure à beaucoup d'autres conceptions religieuses ou semi-religieuses que d'autres sociologues ont, en le voulant ou sans le vouloir, répandues. Tant qu'à aimer quelque chose dans l'humanité, en dehors de personnes choisies, mieux vaut certainement aimer l'humanité essentielle dont les grands hommes sont l'expression et le symbole qu'aimer passionnément un ordre économique et social au point de vouloir la mort de tous ceux qui ne croient pas à cette doctrine de salut.

S'il faut tirer une religion de la sociologie — ce que personnellement je me garderai de faire —, la seule qui me paraisse à la rigueur pensable, c'est au bout du compte celle d'Auguste Comte. Elle n'enseigne pas à aimer une société entre d'autres, ce qui serait le fanatisme tribal, ou à aimer l'ordre social de l'avenir, que personne ne connaît et au nom duquel on commence par exterminer les sceptiques. Ce qu'Auguste Comte veut nous faire aimer, ce n'est ni la société française d'aujourd'hui, ni la société russe de demain, ni la société américaine d'après-demain, mais l'excellence dont certains hommes ont été capables et vers laquelle tous les hommes doivent s'élever.

Peut-être n'est-ce pas un objet d'amour qui touche aisément la plupart des hommes, mais, de toutes les religions sociologiques, la sociocratie d'Auguste Comte me paraît philosophiquement la meilleure. Peut-être, d'ailleurs, est-ce la raison pour laquelle elle a été politiquement la plus faible. Les hommes ont grand-peine à aimer ce qui les unirait et à ne pas aimer ce qui les divise, dès lors qu'ils n'aiment pas des réalités transcendantes.

Il n'en reste pas moins que la religion de l'humanité n'aurait probablement pas été conçue par Auguste Comte s'il n'avait vécu son aventure avec Clotilde de Vaux. On peut donc la considérer comme un accident biographique. Cet accident biographique ne

m'en paraît pas moins avoir un sens profond si l'interprétation que j'ai donnée de la pensée d'Auguste Comte est juste. J'ai dit qu'il était le sociologue de l'unité humaine; or un des aboutissements possibles, sinon nécessaires, de cette sociologie de l'unité humaine, c'est la religion de l'unité humaine. La religion du Grand Être, c'est ce qu'il y a de meilleur dans l'homme transfiguré en principe de l'unité entre tous les hommes.

Auguste Comte veut que les hommes, bien qu'ils soient destinés à vivre indéfiniment dans des sociétés temporelles closes, soient unis par des convictions communes et par un objet unique d'amour. Puisque cet objet ne peut plus exister dans la transcendance, y avait-il une autre issue que de penser les hommes unis par le culte de leur propre unité, par la volonté de réaliser et d'aimer ce qui, à travers les siècles et les groupes, dépasse la particularité, vaut pour tous et par conséquent justifie l'unité non pas comme un fait, mais comme un objectif ou un idéal?

INDICATIONS BIOGRAPHIQUES

- 1798 19 janvier. Naissance d'Auguste Comte à Montpellier d'une famille catholique et monarchiste. Son père est un fonctionnaire de grade moyen, fondé de pouvoir à la recette principale de Montpellier.
- 1807-1814 Études secondaires au lycée de Montpellier, Comte se détache très tôt de la foi catholique et est gagné aux idées libérales et révolutionnaires.
- 1814-1816 Études à l'École polytechnique où Comte a été admis premier sur la liste du Midi.
- 1816 En avril, le gouvernement de la Restauration décide de fermer provisoirement l'École polytechnique suspecte de jacobinisme. De retour pour quelques mois à Montpellier, Comte suit quelques cours de médecine et de physiologie à la faculté de cette ville. Puis il regagne Paris où il gagnera sa vie en donnant des leçons de mathématiques.
- 1817 En août, Comte devient le secrétaire de Saint-Simon, il reste son collaborateur et ami jusqu'en 1824. Il est associé pendant ce temps aux diverses publications du philosophe de l'industrialisme : *L'Industrie, Le Politique, L'Organisateur, Du Système industriel, Catéchisme des industriels*.
- 1819 *Séparation générale entre les opinions et les désirs*. Collaboration au *Censeur* de Charles Comte et Charles Dunoyer.
- 1820 *Sommaire appréciation sur l'ensemble du passé moderne*, publié en avril dans *L'Organisateur*.
- 1822 *Prospectus des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la Société*, publié dans le *Système industriel*.
- 1824 *Système de politique positive, t. I, 1^{re} part.*, édition remaniée du précédent ouvrage.
En avril, Comte a vendu ce travail à Saint-Simon qui l'a présenté dans le *Catéchisme des industriels* sans nom d'auteur. Celui-ci proteste et la brouille éclate. « Son patron y voit la troisième partie d'un tout qui s'appelle *Catéchisme des industriels* et qui expose l'industrialisme de Saint-Simon. Le jeune homme y voit la première partie d'un tout qui s'appelle *Système de politique positive* et qui expose le positivisme d'Auguste Comte » (H. Gouhier). Comte parlera désormais de « la désastreuse influence » exercée sur lui par « une funeste liaison » avec un « jongleur dépravé ».

- 1825 *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants, Considérations sur le pouvoir spirituel.* Ces deux ouvrages sont encore publiés dans *Le Producteur* de Saint-Simon.
Mariage d'Auguste Comte avec Caroline Massin, une ancienne prostituée. Ce mariage fait par « un généreux calcul » fut, dira Comte, « la seule faute vraiment grave de ma vie ». Caroline Massin quittera plusieurs fois le domicile commun.
- 1826 En avril, début des leçons publiques du *Cours de philosophie positive*. Humbolt, H. Carnot, le physiologiste Blainville et le mathématicien Poinsot sont au nombre de ses élèves.
- 1826-1827 Crise mentale. Comte, éprouvé par une première fugue de sa femme et le surmenage intellectuel, doit être interné en maison de santé. Il en sort au bout de huit mois non guéri et tente peu après de se suicider. Puis la crise nerveuse se calme. Comte, très conscient de la cause de cette maladie, s'imposa alors un régime physique et mental très sévère pour prévenir toute nouvelle crise.
- 1829 Comte reprend son Cours de philosophie positive le 4 janvier.
- 1830 Publication du tome I du *Cours de philosophie positive*. Les autres volumes paraîtront successivement en 1835, 1838, 1839, 1841 et 1842.
- 1831 Début du Cours gratuit d'astronomie populaire professé à la mairie du III^e arrondissement et qui durera jusqu'en 1847-1848. Comte demande, mais sans succès, la chaire d'analyse de l'École polytechnique.
- 1832 Nommé répétiteur d'analyse et de mécanique à l'École polytechnique.
- 1833 Comte demande à Guizot la création en sa faveur d'une chaire d'histoire des sciences au Collège de France. Refus.
La chaire de géométrie à l'École polytechnique lui est également refusée en raison de ses opinions républicaines.
- 1836 Nommé examinateur d'admission à l'École polytechnique.
- 1842 Séparation définitive avec M^{me} Comte.
- 1843 *Traité élémentaire de géométrie analytique.*
- 1844 *Discours sur l'esprit positif*, préambule au *Traité philosophique d'astronomie populaire*.
Comte perd son poste d'examineur à l'École polytechnique. Il va alors essentiellement vivre du « libre subside positiviste » qui lui est envoyé d'abord (en 1845) par J.-St. Mill et quelques riches anglais, puis (à partir de 1848) par É. Littré et une centaine de disciples ou admirateurs français.
En octobre, Comte rencontre Clotilde de Vaux, sœur d'un de ses anciens élèves, qui, âgée d'une trentaine d'années, vit séparée de son mari et se sait atteinte par la maladie.
- 1845 « L'année sans pareille. » Comte déclare son amour à Clotilde de Vaux, qui ne lui accorde que de l'amitié, se déclarant « impuissante pour ce qui dépasse les limites de l'affection ».
- 1846 5 avril. Clotilde de Vaux meurt sous les yeux d'Auguste Comte qui à partir de ce moment lui voue un véritable culte.

- 1847 Comte proclame la religion de l'Humanité.
1848 Fondation de la Société positiviste.
Discours sur l'ensemble du positivisme.
1851 Comte perd sa place de répétiteur à l'École polytechnique. Publication du premier tome du *Système de politique positive ou Traité de sociologie instituant la religion de l'humanité*. Les autres volumes paraîtront en 1852, 1853 et 1854.
Comte écrit à M. de Tholouze le 22 avril : « Je suis persuadé que avant l'année 1860 je prêcherai le positivisme à Notre-Dame comme la seule religion réelle et complète. »
En décembre, Littré et plusieurs disciples, choqués de l'approbation donnée par Comte au coup d'État de Louis-Napoléon et inquiets de l'orientation de la nouvelle philosophie, se retirent de la Société positiviste.
1852 *Catéchisme positiviste ou sommaire exposition de la religion universelle.*
1855 *Appel aux conservateurs.*
1856 *Synthèse subjective ou système universel des conceptions propres à l'état normal de l'humanité.*
Comte propose une alliance au Général des Jésuites contre « l'irruption anarchique du délire occidental ».
1857 5 septembre. Mort à Paris, 10, rue Monsieur-le-Prince, au milieu de ses disciples.

NOTES

20. « A proprement parler la philosophie théologique même dans notre première enfance individuelle ou sociale, n'a jamais pu être rigoureusement universelle, c'est-à-dire que, pour tous les ordres quelconques de phénomènes, les faits les plus simples et les plus communs ont toujours été regardés comme essentiellement assujettis à des lois naturelles, au lieu d'être attribués à l'arbitraire volonté des agents surnaturels. L'illustre Adam Smith a, par exemple, très heureusement remarqué, dans ses essais philosophiques, qu'on ne trouvait en aucun temps ni en aucun pays, un dieu pour la pesanteur. Il en est ainsi, en général, même à l'égard des sujets les plus compliqués, envers tous les phénomènes assez élémentaires et assez familiers pour que la parfaite invariabilité de leurs relations effectives ait toujours dû frapper spontanément l'observateur le moins préparé. » (*Cours de philosophie positive*, t. IV, p. 365.)

21. « Malgré l'inévitable solidarité qui règne sans cesse, suivant les principes déjà établis, parmi les différents éléments de notre évolution sociale, il faut bien aussi que, au milieu de leurs mutuelles réactions continues, l'un de ces ordres généraux de progrès soit spontanément prépondérant, de manière à imprimer habituellement à tous les autres une indispensable impulsion primitive, quoique lui-même doive

ultérieurement recevoir, à son tour, de leur propre évolution, un essor nouveau. Il suffit ici de discerner immédiatement cet élément prépondérant, dont la considération devra diriger l'ensemble de notre exposition dynamique, sans nous occuper d'ailleurs expressément de la subordination spéciale des autres envers lui ou entre eux, qui se manifesteront suffisamment ensuite par l'exécution spontanée d'un tel travail. Or, ainsi réduite, la détermination ne saurait présenter aucune grave difficulté, puisqu'il suffit de distinguer l'élément social dont le développement pourrait le mieux être conçu, abstraction faite de celui de tous les autres, malgré leur universelle connexité nécessaire; tandis que la notion s'en reproduirait, au contraire, inévitablement dans la considération directe du développement de ceux-ci. A ce caractère doublement décisif, on ne saurait hésiter à placer en première ligne l'évolution intellectuelle, comme principe nécessairement prépondérant de l'ensemble de l'évolution, de l'humanité. Si le point de vue intellectuel doit prédominer, ainsi que je l'ai expliqué au chapitre précédent, dans la simple étude statique de l'organisme social proprement dit, à plus forte raison en doit-il être de même pour l'étude directe du mouvement général des sociétés humaines. Quoique notre faible intelligence y ait, sans doute, un indispensable besoin de l'éveil primitif et de la stimulation continue qu'impriment les appétits, les passions et les sentiments, c'est cependant sous sa direction nécessaire qu'a toujours dû s'accomplir l'ensemble de la progression humaine. (...) Aussi, dans tous les temps, depuis le premier essor du génie philosophique, on a toujours reconnu, d'une manière plus ou moins distincte, mais constamment irrécusable, l'histoire de la société comme étant surtout dominée par l'histoire de l'esprit humain. » (*Cours de philosophie positive*, t. IV, p. 340-342.)

22. Ainsi, dans le *Discours sur l'esprit positif*, Comte écrit : « Le polythéisme s'adaptait surtout au système de conquête de l'antiquité, et le monothéisme à l'organisation défensive du moyen âge. En faisant de plus en plus prévaloir la vie industrielle, la sociabilité moderne doit donc puissamment seconder la grande révolution mentale qui aujourd'hui élève définitivement

notre intelligence du régime théologique au régime positif. Non seulement cette active tendance journalière à l'amélioration pratique de la condition humaine est nécessairement peu compatible avec les préoccupations religieuses, toujours relatives, surtout sous le monothéisme, à une tout autre destination. Mais en outre une telle activité est de nature à susciter finalement une opposition universelle, aussi radicale que spontanée, à toute philosophie théologique. » (Éd. 10/18, Paris, Union Générale d'Éditions, 1963, p. 62-63.)

23. Oswald SPENGLER. *Der Untergang des Abendlandes — Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte*, Munich, 1918-1922; traduit en français sous le titre *Le Déclin de l'Occident, esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Paris, Gallimard, 2 vol., 1938. Ce livre, qui fut conçu au moment de la crise d'Agadir, parut pour la première fois en 1916. Mais le succès, foudroyant en Allemagne, ne vint qu'après la défaite de 1918.

24. « Les trois sources générales de variation sociale me paraissent résulter : 1° de la race; 2° du climat; 3° de l'action politique proprement dite, envisagée dans toute son extension scientifique : il ne peut nullement convenir ici de rechercher si leur importance relative est vraiment conforme à cet ordre d'énonciation ou à tout autre. Quand même cette détermination ne serait point évidemment déplacée dans l'état naissant de la science, les lois de la méthode obligeraient du moins à en ajourner l'exposition directe après l'examen du sujet principal, afin d'éviter une irrationnelle confusion entre les phénomènes fondamentaux et leurs modifications diverses. » (*Cours de philosophie positive*, t. IV, p. 210.)

25. Se demandant, au début de la cinquante-deuxième leçon du *Cours de philosophie positive*, « pourquoi la race blanche possède d'une manière si prononcée le privilège effectif du principal développement social et pourquoi l'Europe a été le lieu essentiel de cette civilisation prépondérante », Comte, après avoir précisé que « cette grande discussion de sociologie concrète » doit « être réservée jusque après la première élaboration abstraite des lois fondamentales du développement social »,

donne cependant quelques raisons, « aperçus partiels et isolés nécessairement insuffisants » : « Sans doute, on aperçoit déjà, sous le premier aspect, dans l'organisation caractéristique de la race blanche, et surtout, quant à l'appareil cérébral, quelques germes positifs de sa supériorité réelle; encore tous les naturalistes sont-ils aujourd'hui fort éloignés de s'accorder convenablement à cet égard. De même, sous le second point de vue, on peut entrevoir, d'une manière un peu plus satisfaisante, diverses conditions physiques, chimiques et même biologiques, qui ont dû certainement influencer, à un degré quelconque, sur l'éminente propriété des contrées européennes de servir jusqu'ici de théâtre essentiel à cette évolution prépondérante de l'humanité. » Et Comte précise en note :

« Telles sont, par exemple, sous le rapport physique outre la situation thermologiquement si avantagée, sous la zone tempérée, l'existence de l'admirable bassin de la Méditerranée, autour duquel a dû surtout s'effectuer d'abord le plus rapide développement social, dès que l'art nautique est devenu assez avancé pour permettre d'utiliser ce précieux intermédiaire, offrant, à l'ensemble des nations riveraines, à la fois la contiguïté propre à faciliter des relations suivies, et la diversité qui les rend importantes à une réciproque stimulation sociale. Pareillement, sous le point de vue chimique, l'abondance plus prononcée du fer et de la houille dans ces contrées privilégiées a dû certainement y contribuer beaucoup à accélérer l'évolution humaine. Enfin, sous l'aspect biologique, soit phytologique, soit zoologique, il est clair que ce même milieu ayant été plus favorable, d'une part aux principales cultures alimentaires, d'une autre part au développement des plus précieux animaux domestiques, la civilisation a dû s'y trouver aussi, par cela seul, spécialement encouragée. Mais, quelque importance réelle qu'on puisse déjà attacher à ces divers aperçus, de telles ébauches sont évidemment bien loin de suffire encore à l'explication vraiment positive du phénomène proposé : et, lorsque la formation convenable de la dynamique sociale aura ultérieurement permis de tenter directement une telle explication, il est même évident que chacune des indications précédentes aura préalablement besoin d'être soumise à une

scrupuleuse révision scientifique, fondée sur l'ensemble de la philosophie naturelle. » (*Cours de philosophie positive*, t. V, p. 12-13.)

26. Auguste Comte est extrêmement sévère pour Napoléon : « Par une fatalité à jamais déplorable, cette inévitable suprématie [militaire], à laquelle le grand Hoche semblait d'abord si heureusement destiné, échut à un homme presque étranger à la France, issu d'une civilisation arriérée, et spécialement animé, sous la secrète impulsion d'une nature superstitieuse, d'une admiration involontaire pour l'ancienne hiérarchie sociale; tandis que l'immense ambition dont il était dévoré ne se trouvait réellement en harmonie, malgré son vaste charlatanisme caractéristique, avec aucune éminente supériorité mentale, sauf celle relative à un incontestable talent pour la guerre, bien plus lié, surtout de nos jours, à l'énergie morale qu'à la force intellectuelle.

« On ne saurait aujourd'hui rappeler un tel nom sans se souvenir que de vils flatteurs et d'ignorants enthousiastes ont osé longtempes comparer à Charlemagne un souverain qui, à tous égards, fut aussi en arrière de son siècle que l'admirable type du moyen âge avait été en avant du sien. Quoique toute appréciation personnelle doive rester essentiellement étrangère à la nature et à la destination de notre analyse historique, chaque vrai philosophe doit, à mon gré, regarder maintenant comme un irrécusable devoir social de signaler convenablement à la raison publique la dangereuse aberration qui, sous la mensongère exposition d'une presse aussi coupable qu'égarée, pousse aujourd'hui l'ensemble de l'école révolutionnaire à s'efforcer, par un funeste aveuglement, de réhabiliter la mémoire, d'abord si justement abhorrée, de celui qui organisa, de la manière la plus désastreuse, la plus intense rétrogradation politique dont l'humanité dut jamais gémir. » (*Cours de philosophie positive*, t. VI, p. 210.)

27. L'influence du positivisme fut très profonde au Brésil, où il devint même la doctrine quasi officielle de l'État. Benjamin-Constant, président de la République, donna comme programme d'études dans les écoles publiques l'*Encyclopédie des sciences positives* établie par Comte. Un institut de l'Apostolat fut fondé en 1880, un

temple positiviste inauguré à Rio en 1891 pour y célébrer le culte de l'Humanité. La devise « Ordre et progrès » (*Ordem e Progresso*) figure sur le pavillon à fond vert du Brésil. Le vert était également la couleur des drapeaux positivistes.

28. Il y a dans le détail des différences entre les idées du *Cours* et celles du *Système*, mais j'essaie ici de dégager les lignes directrices et je laisserai de côté les différences pour étudier la statique sociale telle que la conçoit Auguste Comte au moment où il écrit le *Système de politique positive*.

29. La distinction entre la raison et le cœur se trouve chez Platon dans *La République* et le *Phèdre*. Elle est reprise dans une description physiologique des vivants mortels dans le *Timée* (§ 69 sq.) où Platon dresse un tableau des localisations corporelles, situant l'âme immortelle dans la tête et l'âme mortelle dans la poitrine. Il y a d'ailleurs d'autres similitudes entre la pensée de Platon et celle de Comte. Ainsi le mythe platonicien de l'attelage (cf. le *Phèdre*) n'est pas sans rappeler la dialectique que Comte découvre dans l'homme entre l'affection, l'action et l'intelligence.

30. « Sous cet aspect social, l'institution du langage doit être finalement comparée à celle de la propriété [...]. Car, la première accomplit, pour la vie spirituelle de l'humanité, un office fondamental qui équivaut à celui qu'exerce la seconde envers sa vie matérielle. Après avoir essentiellement facilité l'acquisition de toutes les connaissances humaines, théoriques ou pratiques et dirigé notre essor esthétique, le langage consacre cette double richesse, et la transmet à de nouveaux coopérateurs. Mais la diversité des dépôts établit une différence capitale entre les deux institutions conservatrices. Pour des productions destinées à satisfaire des besoins personnels, qui les détruisent nécessairement, la propriété doit instituer des conservateurs individuels, dont l'efficacité sociale est même augmentée par une sage concentration. Au contraire, envers des richesses qui comportent une possession simultanée sans subir aucune altération, le langage institue naturellement une pleine communauté, où tous, en puisant librement au trésor universel, concourent spontanément à sa conservation. Malgré cette différence

fondamentale, les deux systèmes d'accumulation suscitent des abus équivalents, pareillement dus au désir de jouir sans produire. Les conservateurs des biens matériels peuvent dégénérer en arbitres exclusifs de leur emploi, trop souvent dirigé vers des satisfactions égoïstes. De même, ceux qui n'ont vraiment rien mis au trésor spirituel s'y parent de manière à usurper un éclat qui les dispense de tout service réel. » (*Système de politique positive*, t. II, p. 254.)

31. Pour Auguste Comte il n'y a qu'une histoire de l'humanité et à l'ambition d'intégrer dans sa synthèse tous les moments du passé. Il voit même dans ce sens de la tradition l'une des principales supériorités du positivisme : « L'anarchie occidentale consiste principalement dans l'altération de la continuité humaine, successivement violée par le catholicisme maudissant l'antiquité, le protestantisme réprouvant le moyen âge, et le déisme niant toute filiation. Rien n'invoque mieux le positivisme pour fournir enfin à la situation révolutionnaire la seule issue qu'elle comporte, en surmontant toutes ces doctrines plus ou moins subversives qui poussèrent graduellement les vivants à s'insurger contre l'ensemble des morts. Après un tel service l'histoire deviendra bientôt la science sacrée, conformément à son office normal, l'étude directe des destinées du Grand Être dont la notion résume toutes nos saines théories. La politique systématisée y rattachera désormais ses entreprises quelconques, naturellement subordonnées à l'état correspondant de la grande évolution. Même la poésie régénérée y puisera les tableaux destinés à préparer l'avenir en idéalisant le passé. » (*Système de politique positive*, t. III, p. 2.)

32. « C'est ainsi que le seul principe de la coopération, sur lequel repose la société politique proprement dite, suscite naturellement le gouvernement qui doit la maintenir et la développer. Une telle puissance se présente, à la vérité, comme essentiellement matérielle, puisqu'elle résulte toujours de la grandeur ou de la richesse. Mais il importe de reconnaître que l'ordre social ne peut jamais avoir d'autre base immédiate. Le célèbre principe de Hobbes sur la domination spontanée de la force constituée, au fond, le seul pas capital qu'ait encore fait, depuis Aristote jusqu'à moi, la théorie posi-

tive du gouvernement. Car l'admirable anticipation du moyen âge envers la division des deux pouvoirs fut plutôt due, dans une situation favorable, au sentiment qu'à la raison : elle ne put ensuite résister à la discussion que quand je la repris à mon début. Tous les odieux reproches qu'encourut la conception de Hobbes résultèrent seulement de sa source métaphysique, et de la confusion radicale qui s'y trouve par suite entre l'appréciation statique et l'appréciation dynamique qu'on ne pouvait alors distinguer. Mais cette double imperfection n'aurait abouti, chez des juges moins malveillants et plus éclairés, qu'à faire mieux apprécier la difficulté comme l'importance de ce lumineux aperçu, que la philosophie positive pouvait seule utiliser assez » (*Système de politique positive*, t. II, p. 299.)

33. « Mais l'harmonie habituelle entre les fonctions et les fonctionnaires présentera toujours d'immenses imperfections. Quand même on voudrait mettre chacun à sa place, la courte durée de notre vie objective empêcherait nécessairement d'y parvenir, faute de pouvoir examiner assez les titres pour accomplir à temps les mutations. Il faut d'ailleurs reconnaître que la plupart des offices sociaux n'exigent aucune aptitude vraiment naturelle, qui ne puisse être pleinement compensée par un exercice convenable, dont rien ne saurait entièrement dispenser. Le meilleur organe ayant toujours besoin d'un apprentissage spécial, on devra beaucoup respecter toute possession effective, tant de fonctions que de capitaux, en reconnaissant combien cette sécurité personnelle importe à l'efficacité sociale. Au reste, il faudrait encore moins s'enorgueillir des qualités naturelles que des avantages acquis, puisque notre intervention s'y trouve moindre. Notre vrai mérite dépend donc surtout, comme notre bonheur, du digne emploi volontaire des forces quelconques que l'ordre réel, tant artificiel que naturel, nous rend disponibles. Telle est la saine appréciation d'après laquelle le pouvoir spirituel doit continuellement inspirer aux individus et aux classes une sage résignation envers les imperfections nécessaires de l'harmonie sociale, que sa complication supérieure expose à plus d'abus.

« Cette conviction habituelle serait pourtant insuffisante pour contenir

les réclamations anarchiques, si le sentiment qui peut les justifier ne recevait, en même temps, une certaine satisfaction normale, dignement réglée par le sacerdoce. Elle résulte de l'aptitude appréciatrice qui constitue directement le principal caractère du pouvoir spirituel, dont toutes les fonctions sociales de conseil, de consécration, et de discipline, en dérivent évidemment. Or, cette appréciation, qui commence nécessairement envers les offices, doit finalement s'étendre jusqu'aux organes individuels. Le sacerdoce doit, sans doute, s'efforcer toujours de contenir des mutations personnelles, dont le libre cours deviendrait bientôt plus funeste que les abus qui les auraient inspirés. Mais il doit aussi construire et développer, par contraste à cet ordre objectif résulté de la puissance effective, un ordre subjectif fondé sur l'estime personnelle, d'après une suffisante appréciation de tous les titres individuels. Quoique ce second classement ne puisse ni ne doive prévaloir jamais, sauf dans le culte sacré, sa juste opposition au premier y suscite les améliorations vraiment praticables, en consolant aussi des imperfections insurmontables. » (*Système de politique positive*, t. II, p. 329-330.)

34. « La vraie philosophie se propose de systématiser, autant que possible, toute l'existence humaine, individuelle et surtout collective, contemplée à la fois dans les trois ordres de phénomènes qui la caractérisent, pensées, sentiments, et actes. Sous tous ces aspects, l'évolution fondamentale de l'humanité est nécessairement spontanée, et l'exacte appréciation de sa marche naturelle peut seule nous fournir la base générale d'une sage intervention. Mais les modifications systématiques que nous y pouvons introduire ont néanmoins une extrême importance, pour diminuer beaucoup les déviations partielles, les funestes retards, et les graves incohérences, propres à un essor aussi complexe, s'il restait entièrement abandonné à lui-même. La réalisation continue de cette indispensable intervention constitue le domaine essentiel de la politique. Toutefois, sa vraie conception ne peut jamais émaner que de la philosophie, qui en perfectionne sans cesse la détermination générale. Pour cette commune destination fondamentale, l'office propre de la phi-

osophie consiste à coordonner entre elles toutes les parties de l'existence humaine, afin d'en ramener la notion théorique à une complète unité. Une telle synthèse ne saurait être réelle qu'autant qu'elle représente exactement l'ensemble des rapports naturels, dont la judicieuse étude devient ainsi la condition préalable de cette construction. Si la philosophie tentait d'influer directement sur la vie active autrement que par cette systématisation, elle usurperait vicieusement la mission nécessaire de la politique, seule arbitre légitime de toute évolution pratique. Entre ces deux fonctions principales du grand organisme, le lien continu et la séparation normale résident à la fois dans la morale systématique, qui constitue naturellement l'application caractéristique de la philosophie et le guide général de la politique. » (*Système de politique positive*, t. I, Discours préliminaire, p. 8.)

35. Auguste Comte précise sa philosophie de la connaissance notamment dans le chapitre sur la religion de la statique sociale du *Système de politique positive* :

« La saine philosophie [...] représente toutes les lois réelles comme construites par nous avec des matériaux extérieurs. Apprécies objectivement, leur exactitude ne peut jamais être qu'approximative. Mais, étant destinées à nos seuls besoins, surtout actifs, ces approximations deviennent pleinement suffisantes, quand elles sont bien instituées d'après les exigences pratiques, qui fixent habituellement la précision convenable. Au delà de cette mesure principale, il reste souvent un degré normal de liberté théorique. » [...]

« Notre construction fondamentale de l'ordre universel résulte donc d'un concours nécessaire entre le dehors et le dedans. Les lois réelles, c'est-à-dire les faits généraux, ne sont jamais que des hypothèses assez confirmées par l'observation. Si l'harmonie n'existait nullement hors de nous, notre esprit serait entièrement incapable de la concevoir; mais, en aucun cas, elle ne se vérifie autant que nous le supposons. Dans cette coopération continue, le monde fournit la matière et l'homme la forme de chaque notion positive. Or, la fusion de ces deux éléments ne devient possible que par

des sacrifices mutuels. Un excès d'objectivité empêcherait toute vue générale, toujours fondée sur l'abstraction. Mais la décomposition qui nous permet d'abstraire resterait impossible, si nous n'écarterions pas un excès naturel de subjectivité. Chaque homme, en se comparant aux autres, ôte spontanément à ses propres observations ce qu'elles ont d'abord de trop personnel, afin de permettre l'accord social qui constitue la principale destination de la vie contemplative. Mais le degré de subjectivité qui est commun à toute notre espèce persiste ordinairement, d'ailleurs sans aucun grave inconvénient. » [...]

« Si [l'ordre universel] était pleinement objectif ou purement subjectif, il serait, depuis longtemps, saisi par nos observations ou émané de nos conceptions. Mais sa notion exige le concours de deux influences, hétérogènes quoique inséparables, dont la combinaison n'a pu se développer que très lentement. Les diverses lois irréductibles qui le composent forment une hiérarchie naturelle, où chaque catégorie repose sur la précédente, suivant leur généralité décroissante et leur complication croissante. Ainsi, leur saine appréciation a dû être successive. » (*Système de politique positive*, t. II, p. 32, 33, 34.)

36. Les quinze lois de la philosophie première sont exposées au tome IV du *Système de politique positive* (chap. III, p. 173-181).

37. « Le Grand Être est l'ensemble des êtres, passés, futurs, et présents, qui concourent librement à perfectionner l'ordre universel. » (*Système de politique positive*, t. IV, p. 30.)

« Le culte des hommes vraiment supérieurs forme une partie essentielle du culte de l'Humanité. Même pendant sa vie objective, chacun d'eux constitue une certaine personification du Grand Être. Toutefois cette représentation exige qu'on écarte idéalement les graves imperfections qui altèrent souvent les meilleurs naturels. » (*Ibid.*, t. II, p. 63.)

« Non seulement l'Humanité ne se compose que des existences susceptibles d'assimilation mais elle n'admet de chacune d'elles que la partie incorporable en oubliant tout écart individuel. » (*Ibid.*, t. II, p. 62.)

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES D'AUGUSTE COMTE

Les écrits d'Auguste Comte n'ont pas été réunis dans une collection d'Œuvres complètes. Pour une bibliographie complète, on peut se reporter aux ouvrages cités plus bas de H. Gouhier et P. Arbousse-Bastide.

Seuls les principaux ouvrages seront mentionnés ici dans l'édition qui a été utilisée.

Cours de philosophie positive, 5^e édition, identique à la première, 6 vol., Paris, Schleicher Frères éditeurs, 1907-1908.

Discours sur l'esprit positif, édité par H. Gouhier, in *Œuvres choisies*, Paris, Aubier, 1943, ou coll. 10/18, Paris, Union Générale d'Éditions, 1963.

Système de politique positive, 5^e éd., conforme à la première, 4 vol., Paris, au siège de la Société positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince, 1929.

Le tome I contient également le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, le tome IV les *Opuscules de jeunesse : Séparation générale entre les opinions et les désirs, Sommaire appréciation sur l'ensemble du passé moderne, Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société, Considérations philosophiques sur les sciences et les savants, Considérations sur le pouvoir spirituel, Examen du traité de Broussais sur l'irritation.*

Catéchisme positiviste ou sommaire exposition de la religion universelle, avec chronologie, introduction et notes de Pierre Arnaud, Paris, Garnier-Flammarion, 1966.

Parmi les morceaux choisis actuellement en librairie, citons :

Auguste COMTE, *Œuvres choisies*, avec une introduction par H. Gouhier, Paris, Aubier, 1943. Ce recueil contient les deux premières leçons du *Cours de philosophie positive*, la préface personnelle qui ouvre le tome IV du *Cours*, et le *Discours sur l'esprit positif*.

Auguste COMTE, *Sociologie*, textes choisis par J. Laubier, Paris, P. U. F., 1957, extraits du *Système de politique positive*.

Politique d'Auguste Comte : extraits présentés par Pierre Arnaud, Paris, A. Colin, 1965 (importante introduction).

OUVRAGES GÉNÉRAUX

ALAIN, *Idées*, Paris, Hartmann, 1932 (un chapitre sur A. Comte).

R. BAYER, *Épistémologie et logique depuis Kant jusqu'à nos jours*, Paris, P. U. F., 1954 (un chapitre sur A. Comte).

E. BRÉHIER, *Histoire de la philosophie*, t. II, III^e part., Paris, Alcan, 1932.

- L. BRUNSCHVIG, *Les Étapes de la philosophie mathématique*, Paris, Alcan, 1912.
— *Le Progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, 2 vol., Paris, Alcan, 1927.
- E. GILSON, *L'École des Muses*, Paris, Vrin, 1951 (un chapitre sur Comte et Clotilde de Vaux).
- G. GURVITCH, *Auguste Comte, Karl Marx et Herbert Spencer*, Paris, C. D. U., 1957.
- M. LEROY, *Histoire des idées sociales en France*, Paris, Gallimard, t. II. *De Babeuf à Tocqueville*, 1950; t. III. *D'Auguste Comte à P.-J. Proudhon*, 1954.
- H. de LUBAC, *Le Drame de l'humanisme athée*, Paris, Union Générale d'Éditions, coll. 10/18, 1963; rééd. Spes, 1944 (une deuxième partie sur Comte et le christianisme).
- Ch. MAURRAS, *L'Avenir de l'intelligence*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1916.
- C. E. VAUGHAN, *Studies in the History of Political Philosophy before and after Rousseau*, edited by A. G. Little, 2 vol., Manchester University Press, 1939; également : New York, Russell & Russell, 1960.

OUVRAGES CONSACRÉS A AUGUSTE COMTE

- P. ARBOUSSE-BASTIDE, *La Doctrine de l'éducation universelle dans la philosophie d'Auguste Comte*, 2 vol., Paris, P. U. F., 1957 (importante bibliographie).
- D^r G. AUDIFFRENT, *Centenaire de l'École polytechnique. Auguste Comte, sa plus puissante émanation. Notice sur sa vie et sa doctrine*, Paris, P. Ritti, 1894.
- J. DELVOLVE, *Réflexions sur la pensée comtienne*, Paris, Alcan, 1932.
- DEROISIN, *Notes sur Auguste Comte par un de ses disciples*, Paris, G. Grès, 1909.
- P. DUCASSE, *Essai sur les origines intuitives du positivisme*, Paris, Alcan, 1939.
- D^r GEORGES DUMAS, *Psychologie de deux messies positivistes, Saint-Simon et Auguste Comte*, Paris, Alcan, 1905.
- H. GOUHIER, *La Vie d'Auguste Comte*, 2^e éd., Paris, Vrin, 1965.
— *La Jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*, 3 tomes, Paris, Vrin : I, *Sous le signe de la liberté*, 1933; II, *Saint-Simon jusqu'à la Restauration*, 2^e éd., 1964; III, *Auguste Comte et Saint-Simon*, 1941.
- R. P. GRUBER, *Auguste Comte, fondateur du positivisme*, Paris, Lethielleux, 1892.
- M. HALBWACHS, *Statique et Dynamique sociale chez Auguste Comte*, Paris, C. D. U., 1943.
- J. LACROIX, *La Sociologie d'Auguste Comte*, Paris, P. U. F., 1956.
- L. LÉVY-BRUHL, *La Philosophie d'Auguste Comte*, Paris, Alcan, 1900.
- F. S. MARVIN, *Comte, the Founder of Sociology*, London, Chapman & Hall, 1936.
- J. S. MILL, *Auguste Comte and positivism*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1961.
- D^r ROBINET, *Notice sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte*, 3^e éd., Paris, Société positiviste, 1891.
- E. SEILLÈRE, *Auguste Comte*, Paris, Vrin, 1924.